

Méthodologie

DOMINIQUE POULAIN



Seconde crise LE DISCOURS DE L'HOMME A LA CLOCHE

L'Homme à la Cloche, lui, tous aux nues le portaient,
Un si noble maintien, tant d'aisance, de grâce!
Et cet air solennel! On le devinait sage,
Rien qu'à l'expression de son mâle visage!

Il avait, de la mer, acheté une carte
Ne figurant le moindre vestige de terre;
Et les marins, ravis, trouvèrent que c'était
Une carte qu'enfin ils pouvaient tous comprendre.

« De ce vieux Mercator, à quoi bon Pôles Nord,
Tropiques, Equateurs, Zones et Méridiens ? »
Tonnait l'Homme à la Cloche; et chacun de répondre,
« Ce sont conventions qui ne riment à rien!

« Quels rébus que ces cartes, avec tous ces caps
Et ces îles! Remercions le Capitaine
De nous avoir, à nous, acheté la meilleure —
Qui est parfaitement et absolument vierge! »

Certes, c'était charmant; mais, vite, ils découvrirent
Que le Chef qui, si bien, détenait leur confiance,
N'avait, sur la façon de traverser les mers,
Qu'une idée, et c'était de secouer sa cloche.

Toujours grave et pensif, les ordres qu'il donnait
Suffisaient, certes, à affoler l'équipage.
S'il criait : « Tribord toute, et tout droit sur bâbord! »
Que diable alors le timonier devait-il faire ?

Et puis l'on confondait gouvernail et beaupré;
Ce qui, l'Homme à la Cloche le fit remarquer,
Souvent arrive sous les climats tropicaux,
Quand un navire est, pour ainsi dire, « ensnarké ».

*La Carte de l'océan, illustration d'Henry Holiday,
deuxième chapitre de La Chasse au Snark de Lewis Carroll, 1876.*

I. Présentation : l'espace « ensnarké »

Dans quel lieu se trouve l'espace ? À cette question, l'Homme à la cloche, du célèbre récit de Lewis Carroll, répond par une carte vierge. Le choix d'une telle incongruité permet de poser d'emblée une problématique générale : la réduction de l'espace à son contenu ou son étendue confondrait le lieu et l'expérience de la traversée de l'espace maritime, confusion dont on devine,

chez l'auteur d'*Alice au pays des merveilles*, qu'elle sera l'occasion d'une quête aussi absurde et inédite qu'essentielle pour qui veut dépasser la simple mesure euclidienne du monde. L'espace, chose pour le moins abstraite, n'est pas exclusivement un magasin de lieux – communs – à visiter ou conquérir mais un miroir tendu à qui le traverse.

Voilà qui promet, pour explorer ce programme des CPGE économiques et commerciales en cette année 2013-14, une errance jubilatoire dans un vaste thème propice à tous les dédales, à toutes les initiatives, aux perspectives aussi bien angoissantes face à l'espace infini au silence effrayant disait Pascal, contenant sans contenu, que fructueuses car propices à la désorientation, la perte des repères, tout comme ces personnages marivaudiens tombés de la lune, rappelle Georges Poulet dans son étude de *l'espace proustien*. Plus qu'un lieu, un *topos* où chaque corps serait à sa place selon un « ordre des coexistences », dit Leibniz, ce que l'espace fait entendre n'est autre que le nom de l'expérience que nous faisons du monde. Espaces d'expériences perceptives, espaces vécus ou imaginés, ressentis, chargés d'émotions, catégorie *a priori* de la connaissance, espace « symphonique » dont les constituants particulières en forme de cordes, à en croire sur parole la théorie quantique, « chantent et vibrent tout autour de nous. » (Trinh Xuan Thuan, *Désir d'infini*, éd. Fayard, p. 281). Loin d'être réduit à des coordonnées tridimensionnelles (longueur, largeur et hauteur), l'espace-temps a par conséquent gagné en vibrations phénoménologiques ce qu'il a perdu en réalité observable et trompeuse à l'œil nu, ce qu'avèrent ses expressions modernes, picturales, littéraires, cosmologiques aussi bien qu'architecturales – dont la tâche consiste toujours à transformer l'étendue en espace, le lieu en espace de vie, sinon en *Cité radieuse* : « l'espace fond comme le sable coule entre les doigts, écrit Georges Perec, Le temps l'emporte et ne m'en laisse que des lambeaux informes ».

C'est donc à toutes *espèces d'espaces* que ce programme invite à penser. Et comme toujours dans cette épreuve de culture générale, les réponses seront variées et devront comporter une méthode dissertative et une culture maîtrisées, étayées par les conceptions et représentations de l'espace dans l'histoire des idées. En conséquence, afin de ne pas totalement se perdre en chemin et confondre comme dans le poème de Carroll le beau-pré avec le gouvernail, l'apprentissage de méthodes pour l'exercice de la dissertation doit permettre de soumettre au correcteur un raisonnement construit, audacieux et correctement développé. Les quelques rappels méthodologiques suivants faciliteront l'exploitation des connaissances accumulées, mieux, pourront constituer une invitation à s'égarer avec une « joie spacieuse » (Jean-Louis Chrétien) dans un vaste problème de culture générale pour lequel la mise en réseau des connaissances doit constituer un gage d'intelligence utile au sage car « celui qui ne sait pas ce qu'est le monde ne sait pas où il est. » (Marc Aurèle, *Pensées pour moi-même*, livre VIII, 52, cité par Pierre Dulau, *Espace et lieu dans la pensée occidentale*, La Découverte, p. 60).

« La faiblesse des copies réside en général moins dans les connaissances que dans la capacité des candidats à problématiser à partir d'un sujet. [...] l'idée n'est pas uniquement de répondre à la question posée sur un modèle "thèse, antithèse, synthèse", mais bien de s'interroger sur les raisons qui amènent à poser cette question », écrit Romain Garcier, responsable d'épreuves de concours, dans *Le Monde* du 16 février 2012.

Pour introduire l'exposé des méthodes de réflexion, rappelons que le travail d'une année de préparation ne peut conduire à la réussite qu'à la condition que les connaissances assimilées puissent être méthodiquement exploitées et replacées dans un contexte. L'enjeu actuel d'un tel objet d'étude ne se lit-il pas dans le constat que fit récemment dans *La Phrase urbaine* (Seuil,

2013) l'écrivain Jean-Christophe Bailly sur « le paysage abandonné » qu'est la ville aujourd'hui ? Repenser l'espace nécessite de penser aussi bien la « qualité positionnelle des objets matériels dans le monde » (Aristote) que le mouvement et la mobilité, voire la possibilité de fortifier l'expérience expansive de l'espace comme le fait l'aventurier à la recherche d'un port d'attache. Mais bien entendu sans complètement s'égarer à jamais : pour faciliter l'exploitation des connaissances, il s'agit donc de savoir topographier les réponses attendues dans le cadre de l'exercice de la dissertation. Sa qualité réside ainsi essentiellement dans la maîtrise de méthodes et l'exploitation de quelques références plus que dans l'utilisation abondante de connaissances. De sorte que si la pratique de la dissertation perdure malgré sa difficulté, il faut croire en effet que c'est en raison de sa qualité particulière qui galvanise les meilleurs préparateurs : elle offre l'occasion, le plaisir méthodique dirons-nous, de **s'affronter à sa propre capacité de penser** – à savoir prendre plaisir à dialoguer avec l'autre et faire le tri dans un réservoir d'idées – à partir d'un sujet imposé par d'autres toujours curieux des innovations et des risques pris et assumés : savoir dissenter c'est savoir **poser des questions au sujet imposé**, c'est savoir dégager d'un sujet des questions plus encore que des réponses. Car ainsi l'exercice, c'est sa fonction première qui l'apparente au discours philosophique, offre l'occasion de **se libérer de la gangue du prêt-à-penser**, de **penser ainsi la complexité** afin d'aller au-delà du sens commun, et **oser perdre « sa patrie géométrique »** dit le philosophe Gaston Bachelard (*La Poétique de l'espace*, chapitre 9, « la dialectique du dehors et du dedans », PUF).

On dira que c'est un risque, à l'évidence, mais il doit être calculé, d'ailleurs inhérent à l'ouverture intellectuelle et culturelle dans un sens extrêmement précis qu'il faut préalablement comprendre : les sujets proposés dans le cadre de concours exigeants ne demandent pas seulement de **savoir illustrer et discuter en mobilisant des connaissances**, mais surtout d'**oser confronter ses connaissances à leurs propres limites**. Capacité particulièrement mise en œuvre dans la dissertation pour mener à bien une réflexion puisqu'il y faut faire le choix d'une problématique, nourrie de justifications (arguments et exemples laissés à la discrétion des candidats) afin d'élaborer une réponse personnelle sinon inédite. Exercice de **discussion** contradictoire dont on s'acquitte parfois comme d'une obligation, exercice surtout qui doit s'apparenter à celui de la **conversation** considérée comme un « festin de paroles » (Théodore Zeldin, *De la conversation*), afin de s'aventurer sur des terres étrangères et aborder le sens commun comme « un autre pays que le sien » pour citer Saint-Évremond, modèle culturel français de l'honnête homme qui se plaisait durant son existence à causer avec les plus brillants esprits des cours européennes. En somme, sans jamais renier l'expression de soi, la dissertation, épreuve dialectique de la contradiction, est entièrement philosophique, à savoir source d'un tâtonnement à partager.

Apprendre à faire une dissertation, cela ne consiste donc pas à battre les cartes d'un jeu de *trivial pursuit* mais à en créer de nouvelles. C'est pour ce faire préalablement comprendre les enjeux polémiques d'une question, autrement dit **démêler les voix qui traversent une proposition libellée dans un sujet afin de mobiliser à bon escient l'information apprise à l'occasion d'un programme**, et exprimer avec aisance et suffisamment de netteté et de force l'action que l'on envisage de mener pour raisonner de manière personnelle, ainsi exercer son jugement sur un problème qu'on aura pris soin de poser pour s'en étonner puisqu'il déborde le sens commun. Un effort total donc qui demande rigueur, constance, persévérance et humilité, par voie de conséquence apprentissage de quelques méthodes afin d'oser mêler sa voix à la voix imposée par un libellé de sujet : « Pour atteindre un objectif élevé, beaucoup de détours sont nécessaires », dit Socrate dans un dialogue où plaire et instruire le jeune Phèdre vont de paire.

Nos classiques La Fontaine ou encore Molière ne disent pas autre chose : il s'agit donc moins de se faire plaisir que d'en donner afin d'instruire dans l'espace discursif de quelques feuillets qui subdivise les réflexions conduites par une vision d'ensemble.

Qu'est-ce à dire ? Explorations préalables des différentes idées, problématiques, conceptions se rapportant au thème et agrégation finalisée : deux mécanismes réflexifs contradictoires qui exigent de la méthode en vue d'une conduite rigoureuse du jugement. Point de miracle en effet : les recherches d'idées initiales doivent être menées par des techniques précises, invariablement les mêmes. La dissertation de culture générale impose assurément de se donner le temps de **l'exploration méthodique d'un enjeu** pour rassembler ensuite des idées. C'est cela, savoir penser, autrement dit savoir rassembler ses idées, contrairement à l'éparpillement naturel du discours commun que l'absence de méthode produit. Encore faut-il savoir dénouer (lat. *dissertare/dis-serere* «desserrer»), ce qui a été noué dans un libellé de sujet. Ainsi desserrer le nœud qu'offre le sujet offert à discussion pour une initiative inédite, respectueuse et respectable.

L'exercice sollicite une qualité maîtresse : la capacité à rassembler ses idées, autrement dit une capacité d'adaptation pour **raisonner juste avant de trancher** – action de juger par excellence – comme l'invite traditionnellement un vaste programme. Certes, les connaissances restent importantes, la capacité à déployer un effort de travail intense reste également une caractéristique des deux ou trois années de CPGE. Mais s'adapter et retrouver le plaisir de s'affronter à soi-même signifient tout autre chose : c'est savoir sélectionner ses connaissances et mobiliser sa force de travail au cours d'un effort soutenu durant quelques heures sur un sujet de réflexion inédit. Rien ne sert en effet pour traiter un sujet de convoquer la totalité de ce que l'on a appris. L'exploration des problématiques qui éclairent le thème imposé chaque année sera mise **au service d'un sujet** précis afin d'élaborer **un cheminement en vue d'atteindre un but**. Plus qu'un contenu, plus que des réponses, ce sont par conséquent les moyens utilisés qui déterminent la réussite du projet démonstratif du candidat à la réussite. Telle est donc la qualité première du préparateur qui demande rapidité d'exécution et recevabilité logique du résultat : deux exigences à concilier, en sorte qu'une méthode éprouvée se doit d'être très bien maîtrisée.

Les outils de la persuasion

Dissserter n'est pas seulement savoir restituer des connaissances. Ni même savoir seulement construire une discussion. On peut être bon critique, il faut en plus être bon juge. Dissserter consiste plutôt à savoir s'orienter dans la pensée, dit le philosophe Kant. C'est se mettre « à l'abri des offenses [...] de la contrainte civile, [et] faite à la conscience morale. » Et puisque la rapidité est de mise, il s'agit de travailler avec méthode afin de savoir quoi faire au plus vite le jour de l'épreuve en rassemblant d'abord des informations afin d'éviter leur dispersion. Faculté commune d'organisation qui exige un entraînement, l'habitude de surmonter le mécanisme de dispersion préalable à tout jugement. L'exercice dissertatif consiste ensuite, dans le cadre des concours, à mettre promptement de l'ordre dans ses idées en examinant un problème qui met en évidence la complexité d'une affirmation (le sujet) en vue de **s'émanciper du prêt-à-penser**.

Évidemment, cet effort de **problématisation** demande d'avoir **d'abord repéré la complexité de l'objet donné à votre réflexion**. Telle est la qualité maîtresse du préparateur : il doit

s'efforcer de déloger, de dénouer le nœud – pour filer la métaphore du tissage suggérée par l'étymologie du mot dissertation – imposé par tout énoncé présent dans le libellé d'un sujet.

De quoi est constitué ce nœud qu'est le discours de réflexion argumentée? De cinq constituants, à savoir :

Quatre complètement ou partiellement posés :

L'**opinion** : un avis sans justification,
la **thèse** : une opinion justifiée à laquelle quelqu'un adhère,
l'**antithèse** : une opinion justifiée à laquelle quelqu'un n'adhère pas,
l'**argument** : ce qui justifie l'opinion, information abstraite ou concrète
(exemple)

Et un constituant le plus souvent non formulé :

Les **présupposés** : ce qui soutient la justification, la relation entre une thèse et son argument. Un pont en quelque sorte qui relie opinion et argument. Dans le vocabulaire de la logique, cela se dit une Loi de passage. Sans ce pont, une opinion ne pourra avoir la force de persuasion d'une thèse!

Dissenter, c'est donc reconnaître et savoir manier ces constituants de tout discours argumentatif. Ainsi donc répondre à une double exigence qui explique la complexité de la démarche. Car un sujet comporte de surcroît **une double question explicite et implicite** sans que cet implicite fasse appel à un quelconque savoir savant ou spécialisé qui serait discriminant mais demande du bon sens et de la sagacité que favorise l'exploration des problématiques du thème. C'est à cette condition que les libellés pourront être exploités de manière problématique et non pas générale, complexe et non pas simpliste. Ainsi éviter la myopie face à un sujet afin de ne pas tomber dans le piège de la formation de l'esprit scientifique, dira-t-on pour paraphraser le philosophe Gaston Bachelard, en considérant que ce qui est enfermé est occulte, à savoir inatteignable. Auquel cas, la substantialisation, avertit le philosophe, « donne lieu à une explication aussi brève que péremptoire. » En revanche, il faut se détacher préalablement de toute croyance, de tout préjugé et manifestation discursive convenue de l'objet d'étude afin de s'attacher progressivement à démontrer le bien-fondé d'une résolution ferme et acceptable face au problème abordé. De la candeur initiale face à un sujet à l'engagement progressif, la dissertation demande donc méthode, endurance et rigueur, humilité dans le travail de **confrontation à l'opinion d'autrui**, enfin courage dans l'engagement personnel que le devoir met en place. Raison pour laquelle elle est l'épreuve reine des concours des grandes écoles, lesquelles sont soucieuses d'accueillir des jeunes gens aux potentialités avérées : ils doivent savoir envisager la complexité d'un problème et la diversité des opinions afin de faire adhérer à un jugement.

La règle maîtresse essentielle est donc de mettre un **sujet sous la pression constante de l'interrogation de ses présupposés**. Une pression du début à la fin de votre réflexion! Nous verrons par la suite comment exprimer cette pression à laquelle un dissertant soumet le sujet qui lui est confié.

Chaque sujet de dissertation est original : aussi n'aurez-vous jamais à restituer un cours clé en main sur le concept d'espace, ses manifestations, ses conceptions, ses représentations et

appréciations, un corrigé type ou à adhérer à telle ou telle expérience de l'espace, mais à mobiliser vos connaissances en vue d'une analyse d'un sujet toujours inédit par sa forme même. « Si l'on veut développer une argumentation critique contre une pensée quelle qu'elle soit, il ne faut pas l'attaquer sur ses points faibles. On doit commencer au contraire par la restituer dans toute sa force et sa grandeur, aller au cœur de son inspiration, saisir ce qu'elle avait de plus original et de plus fécond », écrit Jacques Dewitte.

L'exercice de la dissertation a pour fonction de mener une réflexion fondée sur des questions bien plus que des réponses. Aussi serez-vous jugé sur une qualité essentielle : la méthode, respectueuse de quelques principes logiques : ne pas se contredire (je dis oui puis je dis non); exiger la cohérence qui consiste à définir avec distinction un concept au sein d'un ensemble d'autres concepts; se défier des pétitions de principe et des raisonnements binaires (d'accord/pas d'accord/il ne faut pas/tout est relatif) et de la logique circulaire – qui consiste à justifier une affirmation par elle-même, (« noir c'est noir »/l'espace est objectif puisqu'on y vit/chacun pense ce qu'il veut, fait ce qu'il veut, dit ce qu'il veut, la preuve puisque je pense ce que je pense, je fais ce que je fais et je dis ce que je dis). Ces qualités logiques sont aussi primordiales que votre connaissance personnelle de références culturelles.

Avec un entraînement régulier, l'exercice vous paraîtra même une gymnastique – rigoureuse – plutôt agréable... aux figures imposées mais aux résultats toujours nouveaux.

La figure imposée ? **Le sujet n'est pas un prétexte pour illustrer ce qu'il dit par des discours mâtinés de références !** Mais il faut faire le contraire : toujours se servir de références pour éclairer un sujet. La distinction est de poids ! Une culture ne sert pas d'illustrations ou de prétexte à accumuler des contenus de savoirs encyclopédiques qui font les mauvais savants, mais à examiner la validité d'un sujet : si la dissertation est un discours exigeant, c'est bien parce qu'il nécessite de savoir poser des questions sur ce qui est donné de manière apparente à discussion et tout à la fois sur ce qui ne s'offre à l'évidence pas à la discussion.

Le discutable, l'indiscutable

Les sujets proposés à l'à-propos des candidats ne sont pas des prétextes à réciter un cours et farcir un développement de références, aussi bons et indiscutables soient-ils, qui permettraient de satisfaire à l'exigence de réflexion. Le correcteur attend qu'un problème soit saisi, circonscrit, interrogé, exploité. Et il accepte, mieux, il a le devoir d'accepter qu'une thèse plutôt qu'une autre soit défendue dès lors qu'elle est soutenue par un raisonnement logique. Il saura toujours gré qu'un candidat sache tourner sa pensée d'une manière personnelle et constructive et éviter la capilotade des discours diffus ou trop définitifs ou farci d'exemples inexploités dans un fourre-tout descriptif qui oppose de manière binaire des thèses sans qu'il les « frotte entre elles. » (Platon, *République*, cité par K. Jaspers, *Les Grands Philosophes*).

De sorte que l'apprenti dissertant, c'est l'objectif essentiel de ces rappels méthodologiques, doit savoir préalablement coopérer à l'invitation qui lui est faite de faire face à un sujet dont le traitement ne va évidemment pas de soi. **Coopérer** d'abord pour **s'impliquer** ensuite dans une démarche analytique afin de **se prononcer** en dernier lieu sur une solution possible, acceptable, préférable au sein d'un univers polémique qu'il aura d'abord pris soin d'examiner. Car tout sujet offre un **univers polémique** qu'il s'agit donc tout d'abord de saisir afin d'en partager les coordonnées et dégager un cap. Il est clair que peu d'énoncés, même les moins

polémiques *a priori*, échappent à la contradiction. **Même – et surtout – si un sujet de dissertation ne comporte pas, de prime abord, de problème à résoudre** comme c'est souvent le cas dans cette épreuve.

Soit l'énoncé suivant : « espace habitable ». Un tel énoncé s'apparente à une évidence, un titre d'exposé qu'il semble difficile de mettre en débat, propice au traitement descriptif. Phrase lisse, averbale, sans appréciation ni visée, sans portée polémique, dirait-on. Et pourtant sa discutabilité est des plus hautes. En effet, la mention du mot-thème n'est-elle pas chargée de connotations, de représentations diverses et d'abord d'une confusion possible entre le lieu et l'espace ? Sans nul besoin de passer par l'exercice de la table rase cartésienne ou de l'existence de géants en lieu et place de moulins à vent, le terme générique – et l'on pense d'abord à l'espace urbain – doit alors être interrogé. Car la chose abstraite qu'est l'espace recouvre en réalité diverses acceptions que le célèbre *Timée* de Platon distingue. Lieu ou *topos* pour désigner cet emplacement auquel que j'habite, localisable sur une carte. Et lieu où *chôra* pour désigner ce lieu qui me revient nécessairement, la place comme on parle du lit d'un fleuve qui en déborde, de la place d'un océan que les marées font imperceptiblement varier. Voilà qui rend problématique la spatialité de l'habitat et peut alors s'ouvrir une réflexion sur la question portée à l'espace considéré comme un lieu d'accomplissement d'un devenir propre à chacun, lieu d'un « croître-ensemble » (Augustin Berque, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, 2003) dans un réseau de relations qui transforment et tout à la fois préservent les identités : « espace habitable » pourrait être un sujet de réflexion à tout le moins politique propice à discuter de l'effacement de l'action politique, du moins de son traitement par ce que l'on appelle communément les politiques d'urbanisation et d'occupation du sol. Sujet trop savant : il doit permettre au moins d'envisager les questions à poser à un tel libellé dès l'instant où la vaste notion d'espace est dissociée de ses corrélats et que les potentialités de la modalité passive de l'adjectif sont interrogées.

Pour trouver ce sur quoi peut porter un débat, **une technique consiste donc à transformer l'assertion (averbale) du libellé en question, ou, s'il s'agit déjà d'une question, de construire un énoncé négatif** : le présupposé porte sur le ou les mots sur lesquels ne repose pas la négation ou l'interrogation. Dans l'exemple précédent, le terme « habitable » n'est pas touché par la négation (l'espace est/n'est pas habitable) et la relation hypothétique qui unit le substantif « espace » à son épithète « habitable » peut donc être examinée de multiples façons.

La règle à retenir est donc de traquer le préjugé et de savoir manier les différents outils présents dans une réflexion : non seulement ce qui est posé et donné explicitement à discussion, mais également ce qui est présupposé et discutable. Ainsi oser faire face à la problématique des notions en présence. C'est ce qui permet de distinguer la question posée ou suggérée par le sujet et sur lequel porte un conflit d'opinions d'une réflexion portant sur ce que présuppose une telle question : dans quelle mesure peut-on habiter l'espace ?

II. Premiers repérages face à un sujet

Comment se présente un sujet ?

Le libellé sous forme de question : « Qu'est-ce que... », « Est-ce que... », « En quoi... ». En ce cas, il s'agira de commenter les définitions données et de les soumettre à la discussion. Le danger de ces sujets est qu'ils paraissent inviter au catalogue de définitions ou d'arguments, ce qu'il faut absolument éviter au profit d'une problématisation telle qu'on vient d'en donner un exemple choisi. Pour ce faire, **un autre terme présent dans le libellé permet bien souvent de limiter et d'orienter le traitement du thème au programme afin d'éviter la récitation d'un cours ou le discours descriptif.**

Le libellé assertif : il présente la notion au programme à laquelle il est fait explicitement référence comme dans l'exemple précédent. Ici encore le thème général de l'espace sera associé à une autre notion sous la forme de la qualification ou de la complémentation qui offrira **un cap à l'analyse**. Dans tous les cas, ce type de libellé exige d'interroger les significations et jugements de valeurs que l'on décèle dans ces notions ainsi que les relations qui unissent les deux termes du libellé : relations d'inclusion, d'exclusion, de complémentation.

Les sujets-citations : « L'espace est l'ordre des choses qui coexistent » (Leibniz). Dans ce cas, le jugement de valeur ou la définition comme ici apparaît explicitement et devra être discuté notamment ici en interrogeant la notion d'ordre qui conduit le philosophe à considérer l'espace comme une étendue composée d'un ordonnancement (cosmos). Ajoutons les **citations masquées** donc sans nom de l'auteur (« espèces d'espaces »).

Directives conventionnelles ainsi libellées qui indiquent de manière constante, en dépit de la – faible – variabilité des formulations, ce que je dois faire, à savoir repérer les modalités de l'énonciation du sujet qui se présente ainsi :

- a) une **affirmation plus ou moins péremptoire donc très discutable**. L'aspect péremptoire est signalé par le caractère assertif de l'énoncé : temps du présent à valeur générale, présence du sujet personnel, construction restrictive ne... que, verbe falloir, devoir, et autres expressions de la certitude ;
- b) une **définition apparemment indiscutable** : pronom impersonnel, absence d'implication personnelle, présent de vérité générale, usage de déterminant générique, verbes être ;
- c) un **paradoxe**. Le paradoxe comporte souvent une formule, c'est-à-dire un énoncé (une phrase ou plusieurs) fondé sur l'opposition, la reprise d'un syntagme, une figure d'expression comme la métaphore, l'oxymore, etc. qui heurte le sens commun (« le lieu et l'espace » « espace virtuel »). De manière générale, il n'est pas de sujet qui ne soit paradoxal dès l'instant où l'on confronte le sens commun des termes qui y sont employés avec le sens des mots et leurs corrélats ;
- d) il peut présenter un **raisonnement**, autrement dit une thèse accompagnée d'un ou plusieurs arguments ou/et pouvant s'opposer à une thèse adverse formulée dans le libellé. Ce type de sujet est plus rare car il limite la liberté du candidat de construire un choix problématique dans le traitement du sujet, qualité attendue en premier